

Quai Des Indes

L'amour *des Indes*, depuis toujours, m'a constamment dépossédé d'une part de moi-même, comme si le pouvoir inconscient de ces quelques lettres, formant un son nasal et prolongé, assez fort et primitif pour octroyer la confusion d'une plénitude, m'appelait vers un ailleurs inconnu, moins pour bâtir un songe que pour m'accorder une autre manière de rêver, une façon de recréer le monde, avec les images de nos vies, cueillies dans l'abondante moisson de nos souvenirs, mais aussi dans les trésors enfouis du cinéma ou de la littérature, de la musique, de la danse, ou de la peinture, c'est à dire dans toutes les formes de ces arts libéraux qui donnent tant de légèreté à notre existence ici-bas.

A tout considérer, je pense que chacun d'entre nous s'est laissé envahir par cette curieuse impression qui nous déborde si nous venons à murmurer le mot. Il vous suffira d'essayer à voix basse, avant de plonger l'esprit

dans le secret de vos *Malles des Indes*, pour deviner les ressorts de cette possession intime. Loin dans le tréfonds de nos cœurs, jaillit encore un tressaillement si nous laissons glisser nos pensées vers les *Indes Galantes*, car au fond, ce n'est pas tant le continent indien qui séduit nos rêveries, mais l'idée que nous avons conçue, depuis des générations, autour de sa représentation, comme une forme d'illusion collective, abolissant le réel et ses défauts, pour offrir à nos sens élimés le don d'une promesse éclatante, la beauté d'une aurore nouvelle .

C'est un voyage interminé, un circuit continu, un déplacement sans fin, que nous offrent les Indes. Elles occupent nos pensées, ensemencent la couleur de nos rêves, et nous laissent à croire au pouvoir de l'imagination. On connaît l'influence de ces lointains sur la culture anglaise du XIX^e siècle. Relisons le chef d'œuvre de Rudyard Kipling, *Le Livre de la Jungle*. Imaginons, là-bas, le jeune Lieutenant Churchill dévorant les historiens classiques et les philosophes grecs entre deux parties de polo, ou encore Baden Powell observant le jeu des éclaireurs, et l'on se souviendra sans peine des images désuètes des *Trois Lanciers du Bengale*. Mais les anglais ne sont pas les seuls pionniers de

cette aventure, car un grand chambardement s'est emparé de toute l'Europe, peu avant la Renaissance, pour aller s'accaparer la fortune et les trésors des Indes.

Depuis la nuit des temps, l'Occident convoite, auprès des Orientaux, les épices, les parfums, les soies, les pierres précieuses, l'or, l'ivoire, l'encens, toutes ces richesses qui enjolivent l'existence, et font penser que Dieu s'est oublié dans nos mains. Le voyage est initiatique, car cette *Route des Indes*, célébrée sous la plume de Paul Morand, ne conduit pas seulement à l'opulence. Au jeune Alexandre, elle a ouvert les portes de l'immortalité. A d'autres voyageurs, elle a offert les parfums de la gloire. Dans les plaines d'Asie Centrale, son itinéraire se confond un temps avec la Route de la Soie, où l'on croise Cendrars et Marco Polo, mais ce long parcours intercontinental suscite un tel brasier de convoitises, que l'Espagne et le Portugal, dès la fin du XV^e siècle, se disputent l'honneur d'ouvrir la première route maritime.

Sous le vocable mythique *des Indes*, on baptisa les nouveaux territoires découverts pendant la course folle qui opposa l'Espagne au Portugal, dès la fin du XV^e siècle. Cette ardeur à

s'emparer des trésors du sous-continent asiatique nous a offert toute sorte de délicieuses confusions, parmi les noms communs des habitants, des animaux et des végétaux des Indes Occidentales, de telle sorte que les peuples précolombiens, dans les deux Amériques, se sont fait appelés « Indiens », sans avoir jamais mis un pied aux Indes. On a réservé le même sort au cochon d'Inde, au coq d'Inde - *aujourd'hui dindon* - à l'œillet d'Inde, ainsi qu'à toutes les nouveautés qu'on rapportait alors du Nouveau Monde.

Ainsi la vérité s'en trouva blessée à jamais. La Princesse de Talleyrand, qui s'était rendue célèbre par sa grande beauté, mais aussi par une réponse malheureuse au sujet de sa naissance, faisait dire au Tout-Paris de l'Empire qu'elle était la Belle et la Bête réunies dans la même personne. Fille de Jean Pierre Verlée, marin breton, natif de Vannes, capitaine de Port à Chandernagor, elle vint au monde à Trinquebar, aux Indes danoises, non loin de Pondichéry. C'est pour cette raison qu'elle avait fait un jour, à qui lui demandait ses origines, cette réponse exquise comme un mot d'enfant, aussi stupide qu'ingénue, parce que vraie, misérable et charmante : « Je suis d'Inde ».

Un homme a reçu le titre d'*Amiral des Indes*, en hommage à ses découvertes, un grand explorateur qui a changé la face du monde, et que les Rois Catholiques avaient voulu célébrer par un titre de gloire éternel, un titre toujours porté par ses descendants, parce qu'il a découvert un continent ignoré, une terre inconnue, et désignée par un bel oxymore : *Les Indes Occidentales*, qui offrira des rêves de grandeur et de richesses à de nombreux souverains espagnols, au point de conserver le titre de *Rois des Espagnes et des Indes* à partir de Charles Quint jusqu'à Ferdinand VII au début du XIX^e siècle, et cet homme, devenu *Amiral des Indes* pour l'éternité, c'est Christophe Colomb.

Souvent il m'arrive, à l'heure où le soleil vient ensemencer la mer, quand je suis face au couchant, de penser que, moi aussi, je suis un explorateur, que mon nom est Jacques Cartier, et que François Ier, le jeune roi de France, grand rival de Charles Quint, m'a choisi pour gagner la

course aux Indes, parce que je suis un marin breton, familier des *Terres Neuves*, où les malouins viennent à la pêche au gros depuis des années, et qu'il m'a commandé de mener là-bas une expédition, dans l'espoir de trouver un nouveau chemin vers l'Asie, et que je vais découvrir une terre nouvelle, que je nommerai *Canada*, à cause du mot *kanata* emprunté aux Hurons ou aux Iroquois, qu'on traduit par *village* ou *simple bourgade*, et le cœur ému par toutes ces aventures, je baigne mon regard sur cette mer empourprée dans le naufrage du soleil d'Occident.

Dans mille ans, je serai poussière, et le souffle du vent, par dessus les mers et les océans, me portera plus haut que la cime des montagnes, pour me conduire sous le ciel immense, avec de grands oiseaux bariolés, au cœur d'une forêt sauvage, dans une jungle abondante, où un soleil monumental diffusera une lumière décadente et, bercé par les rêves de mon ancienne vie, je me laisserai glisser jusqu'aux marches d'un temple hindou, pour entendre tomber la pluie sur la pierre, et goûter la fraîcheur innocente des premiers jours de mousson, avant de disparaître sous le chant des oiseaux inconsolés, témoins des

origines, parmi les vestiges éblouissants du paradis perdu.

